

TRACES

Sillage

EMILIE DHÉRIN

Professeure agrégée de Lettres modernes et Docteure en Lettres classiques / Université Lumière Lyon 2 (laboratoire HISOMA) / France

« Et le jour ne vient pas. Des carrés de ciel noir sont tendus aux lucarnes».

L' horizon bien lointain d'une voix, d'une femme, alitée sur une couche dans l'enfilade d'un dortoir. Les yeux qui cherchent désespérément un peu de lumière dans ce lieu où elle vient de pénétrer. Elle ? Madame 60 bis, une femme enceinte, une femme qui sent la vie en elle et surtout le dénuement qui la force à être là, dans cette pièce commune de l'Hôtel-Dieu, parmi toutes ces femmes enceintes, cette caserne d'engrossées. Partout, l'angoisse, l'angoisse de ce lieu qui enfin l'accueille, elle et son enfant à venir.

Journée d'hiver, vent glacial de brume et de froid, une silhouette, à pas mesurés. Elle s'attarde, la démarche lourde, incertaine. Accoudée sur la balustrade d'un pont, elle attend ou elle hésite. Plus loin, l'ombre massive de l'Hôtel-Dieu et des curieux qui s'arrêtent près de cette femme. Un suicide, peut-être ? Attendre le spectacle, qui n'aura pas lieu. Car la femme se décide enfin. Elle franchit la porte de l'Hôtel-Dieu, jetant un dernier regard au monde extérieur qu'elle laisse.

* * * *

« Suis-je donc moi aussi, plus que je ne croyais, une femme écrasée par la vie et la misère ? Vais-je être anéantie sans résistance et même sans souffrance? »

Pour citer ce texteDhéryn, Emilie. (2023). Sillage. *HYBRIDA*, (8), 181–183. <https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.8.28838>

La vie se crispe, brûle. Les yeux partout affolés par ce monde qu'elle découvre, qui la happe, l'engourdit. Et le cri intérieur de l'angoisse naissante de la stupéfaction d'un microcosme de chairs dilatées, de corps et de ventres blanchâtres. Partager le quotidien des misérables, Madame 60 bis s'allonge sur un brancard, son lit de fortune. Il a fallu le glisser entre les lits 60 et 61, faute de place. Les draps se mélangent, sa voisine somnole. Madame 60 bis se recroqueville face à un monde inconnu, déployé dans un simple grenier. Lucarnes, échappées de nuit, grenier étroit, et cette ligne infinie de lits où reposent des femmes, échouées là, pour un temps, celui de l'enfant à venir. Crispation. Madame 60 bis lève le drap sur ces bêtes assoupies qui seront désormais ses compagnes. Inquiétude, sensation étrange d'une suffocation : se perdre ici, dans cette pièce suintante de ventres et de chairs. Madame 60 bis se coule, et son nouveau monde se déverse.

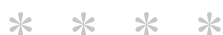
Les bonniches, les paysannes, les putains, les Polonaises, -Pologne-, une cohorte de filles-mères où parfois certaines attirent l'attention. La petite juive, une même poissée, syphilitique, une seule fois, elle s'est donnée et la voilà embarquée. La petite bossue, un bout de même, pas plus haute qu'une gamine de huit ans, à la mine angélique, mais au corps difforme. Enfin de la distraction dans la marmite aux filles-mères. Monstruosité organique et pourtant un puits d'amour qui se déverse dans l'espoir d'un enfant, enfin à elle et à lui, son ami. On grogne, on ricane, on veut rire pour ne pas pleurer dans ce mélange de sagesse et de folie. Et l'on sombre.



Trêve du dimanche. Le monde extérieur vient, pénètre dans l'enceinte consacrée des futures mères. Voix des cloches, et l'humanité moins cruelle dans les compagnes de Mme 60 bis. Les paris sur celui ou celle qui arrivera le premier. On réfléchit, on fait des pronostics. Le mari de la jambe en bois. Madame 61 a gagné le pari.

Puis, c'est un défilé. La mère éplorée, l'homme éconduit à grand renfort de cris, la patronne qui vient caresser de ses bonnes grâces sa bonniche qui lui manque, les amoureux aux bouteilles vidées en communion d'une ivresse sublime et la fin des visites. Terminé, le monde extérieur se clôt, baisse son rideau. Il faudra attendre de nouveau une semaine les figures des proches. On étale sur son lit ce qu'on a reçu, oranges, chocolats, gâteaux, à chacune ses trésors. Mais, nouveau jaillissement de hargne. La béatitude éthylique de la femme ivre fait honte. Les grands discours des dignités outragées des femmes vertueuses et l'affrontement encore. Dans le caniveau des êtres gris, la lutte se poursuit, inlassablement. Pologne qui annonce sans détour que, de tout façon, son gosse, elle l'abandonnera.

La nuit passe, comme le lundi. Et la lassitude à s'emparer des cœurs enveloppés par la neige floconneuse. Madame 60 bis, l'ombre de la vie, d'une condamnation sans appel d'un enfant à naître et elle face à l'incertitude. Qu'advient-il ? Résister encore aux niaiseries de l'aumônier, aux fricassées de femmes qui accouchent, à l'aigreur impitoyable de celles qui n'ont plus rien que leur corps difforme et la mort de la tuberculeuse. Le cirque continue.



Comment mettre des mots sur ce que l'on ressent ? Madame 60 bis au seuil de donner la vie, connaître son fils, sa chair tiède. Un simple baiser, l'enfant est enlevé. Elle le reprendra après. Elle, de nouveau, face à un corps, son corps vide cette fois. Elle peut aller, sauter, avancer, vivre pour elle-même, mais dans son sillage, le balbutiement d'une vie, son fils qu'elle a conquis et ses colères intérieures, toujours.

Madame 60 bis, vous voilà ainsi.

Je vous imagine, allant d'un pas chancelant, en cette journée grise d'un hiver profond. Vous tournez le dos à l'hôpital qui disparaît. Dans vos bras, les vagissements de votre fils et votre maigre bagage. Vous avancez, peu importe où vous allez, vous avancerez toujours. Vous tournerez au coin de la rue, pour disparaître. Et ces lignes, vos lignes qui resteront, dans le creux d'une dette que nous avons tous envers vous.

Madame 60 bis, je vous salue.

Emilie Dhérin. Professeure agrégée de Lettres modernes et Docteure en Lettres classiques. Chercheuse associée au laboratoire HISOMA (Lyon 2).